



Je ne suis pas le moins du monde romanésque. — Page 398, col. 3.

bouche de cela. Il est bien certain que je suis content, moi.

— Ah! toi... Eh bien, qui sera mécontent?... Ta fille?

— Eh! eh!

— Mon cher, tu as élevé ta fille comme un sauvage que tu es.

— Mo cher, mademoiselle ma fille s'est élevée toute seule; tu comprends bien que je n'ai pas été m'exténuer à cela. J'avais assez de vivre dans mon trou de Taverney... La vertu lui est poussée toute seule.

— Et l'on dit que les gens de campagne savent arracher les mauvaises herbes. Bref, ta fille est une bégueule.

— Tu te trompes, c'est une colombe.

Richelieu fit la grimace.

— Eh bien, la pauvre enfant n'a qu'à chercher un bon mari, car les occasions de fortune lui deviendront rares avec ce défaut-là.

Taverney regarda le duc avec inquiétude.

— Heureusement pour elle, continua-t-il, que le roi est si éperdument amoureux de la Dubarry, que jamais il ne fera attention sérieusement à d'autres.

L'inquiétude de Taverney se changea en angoisses.

— Ainsi, continua Richelieu, ta fille et toi, vous pouvez vous rassurer. Je vais faire à Sa Majesté les objections nécessaires, et le roi n'y tiendra pas le moins du monde.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

### II

La physionomie de l'appartement dans lequel était entrée précipitamment la jeune femme, effrayée par le tonnerre, répondait à celle de l'édi-

fice dont il faisait partie. C'était une pièce fort grande, plus longue que large, et éclairée par trois fenêtres donnant sur le balcon où conduisait celle du milieu, qui s'ouvrait dans toute sa hauteur, comme une porte. La boiserie ainsi que le plafond étaient en châtaignier, que le temps seul s'était chargé de vernir; et qu'une main assez habile avait orné d'une profusion de sculptures allégoriques. Mais les beautés de cette œuvre d'art disparaissaient presque entièrement sous une décoration fort remarquable qui régnait sur toutes les parois, et consistait en une des plus glorieuses collections de portraits de famille que puisse offrir un château de province au dix-neuvième siècle.

Le premier de ces portraits, suspendu vis-à-vis des fenêtres, à droite de la porte d'entrée, était celui d'un chevalier armé de toutes pièces, qui, sous ses longues moustaches rouges, grinçait des dents comme un chat sauvage. A partir de cette formidable figure, portant le chiffre de 1247, se succédaient une quarantaine d'autres tableaux de grandeur à peu près semblables, rangés par ordre de date. Il y avait là plus que la généalogie vivante d'une famille dont l'illustration n'était guère sortie des limites étroites de sa province; la chronique animée de cinq ou six siècles paraissait revivre dans ces figures pittoresques. Il semblait que chaque époque eût déteint sur les traits de ceux de ces personnages qu'elle avait vus naître et mourir, et y eût laissé quelque chose de sa propre physionomie.

C'étaient d'abord de preux chevaliers taillés sur le patron du premier. Leurs regards fermes et durs, la raideur aiguë de leurs barbes rousses, la large et solide contexture de leurs épaules militairement voûtées, disaient par quels grands coups d'épée, par quelles lances brisées et sanglantes ils avaient fondé la noblesse de leur race. Préface épique et féodale de cette biographie de famille! page rude et guerrière du moyen âge!

Après ces fiers hommes d'armes, venaient plusieurs figures d'un aspect moins farouche, mais aussi moins imposant. Dans ces portraits du quinzième siècle, la barbe avait disparu avec le fer. Aux

chaperons et aux toques de velours, aux robes de soie ou de samit, aux justaucorps à manches taillées, aux riches chaînes d'or massif entourant le col et supportant un médaillon de même métal, on reconnaissait les seigneurs en pleine et tranquille possession des fiefs gagnés par leurs pères, les châtelains un peu dégénérés qui avaient préféré l'existence monotone du manoir aux chances d'une vie plus hasardeuse. Ces pacifiques gentlemen étaient peints, la plupart, la main gauche gantée et posée sur la hanche; leur droite était nue, espèce de signe de désarmement qu'on pouvait prendre pour une épigramme du peintre. Quelques-uns avaient admis à partager les honneurs du tableau un chien favori qui grimpait familièrement le long de leurs cuisses. Tout dans ce groupe indiquait que cette famille avait eu un point de ressemblance avec des races plus illustres. C'était la période de ses rois fainéants.

Une demi-douzaine de graves personnages à mortiers galonnés d'or, en longues robes rouges bordées d'hermine, portant fraise ou rabat consciencieusement empesé, occupaient un des angles du salon, près des fenêtres. Ces dignes membres du grand conseil des ducs de Lorraine expliquaient la manière dont les maîtres du château étaient sortis de l'engourdissement dans lequel ils avaient été plongés pendant plusieurs générations, pour participer aux affaires de leur pays et se lancer dans une sphère plus active. Ici la chronique prenait les proportions de l'histoire. Ne semblait-elle pas, en effet, un fragment extrait des annales européennes, cette branche magistrale issue d'une souche guerrière? N'était-ce pas une image symbolique de la civilisation en progrès, de la législation régulière luttant contre les coutumes barbares, de la puissante intelligente émancipée de la force matérielle? Grâce à ces respectables conseillers et présidents, on eût pu retourner, en faveur de leur race, la devise: *Non solum togâ!* Mais il ne paraissait pas que les ancêtres barbus vissent avec beaucoup de reconnaissance le fleuron parlementaire ajouté à leur cimier féodal. Du haut de leurs